

28 MARS > BIOGRAPHIE France

Le « Kahnweiler » chinois

Lumière et ombres de Monsieur Loo, pionnier de l'art asiatique.



La vie de Loo Ching Tsai (1880-1957), plus connu sous le nom de Monsieur Loo, est l'un des destins les plus incroyables qui se puissent imaginer : aventure, argent, pouvoir, guerres et révolutions, trafics, grandeur et décadence, tout y est. Le personnage aurait pu devenir

le héros d'un roman. **Géraldine Lenain**, historienne spécialiste de l'art chinois, qui vit à Shanghai, a préféré en faire un récit biographique, aussi minutieux que passionnant.

Né en 1880 à Lujiadou, un village perdu sur les bords du Yangtsé, Lu Huan Wen – comme nombre de Chinois, il changera de nom plusieurs fois dans sa vie – était assez mal parti. La famille est pauvre, le père opiomane. La mère se suicide de chagrin. Son mari la suit. Le jeune Lu se retrouve orphelin. Mais il est beau garçon, intelligent, et sans scrupules. Il entre au service de Zhang Jinjiang, héritier d'une riche famille, qui devient vite son protecteur, ayant décelé chez son cuisinier des capacités hors du commun. Homme d'affaires anarchisant, très lié aux premiers nationalistes chinois, à Sun Yat-sen puis au Kuomintang, M. Zhang est nommé en 1902 à l'ambassade de Chine à Paris. Lu, devenu Lou, puis Loo, est du voyage. Le patron fait du business, ouvre une galerie d'objets chinois, où le



jeune homme apprend son métier. Puis il volera de ses propres ailes, et connaîtra une ascension fulgurante. Quoique demeurant viscéralement chinois (il retournera dans son pays jusqu'à la révolution de 1949, et aidera ses concitoyens de Lujiadou), il adopte la France comme seconde patrie, tentant même, en 1952, de devenir français, en vain et pour des raisons mal élucidées. Il parle un peu notre langue, coupe sa natte, s'habille à l'occidentale avec une élégance raffinée, épouse une jeune Française, Marie-Rose (fille d'une « femme légère », Olga, avec qui ils formeront un ménage à trois), qui lui donnera quatre filles, françaises et baptisées. La dernière, Janine, femme du poète Pierre Emmanuel, prendra sa succession en 1952, jusqu'à 2002. Parti de peu, une galerie place de la Madeleine,

M. Loo va devenir un grand marchand d'art asiatique de son temps (chinois, mais aussi indien ou khmer), à Paris, à Londres, et surtout à New York, où il ouvre en 1914 une succursale sur la 5^e Avenue, et où il passera le plus clair de son temps. Il achète et revend des myriades d'objets, amasse une fortune colossale. En 1928, il fait construire rue de Courcelles, tout près du parc Monceau, une pagode délirante, à la fois musée (le « musée du Louvre »), galerie et demeure du clan. Elle existe encore, même si Janine, nonagénaire, a dû la vendre en 2011. Pédagogue, bienfaiteur des musées du monde entier avec qui il commerçait et à qui il a offert de somptueux cadeaux – comme les 67 jades archaïques au musée Guimet, qui lui ont valu la Légion d'honneur –, mais aussi trafiquant peu regardant, voire pillier du patrimoine de son pays, dont le business s'est effondré après l'arrivée au pouvoir de Mao, qui le considérait comme un traître, le personnage était plus que complexe. Une espèce de Citizen Kane policé, de Clappique à sang froid, un homme qui aurait pu fasciner Proust aussi bien que Malraux. Sa vie nous est maintenant connue. Le roman reste à écrire. J.-C. P.

Géraldine Lenain

Monsieur Loo : le roman d'un marchand d'art asiatique

PHILIPPE PICQUIER

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 19 EUROS / 258 P.

ISBN : 978-2-8097-0910-0

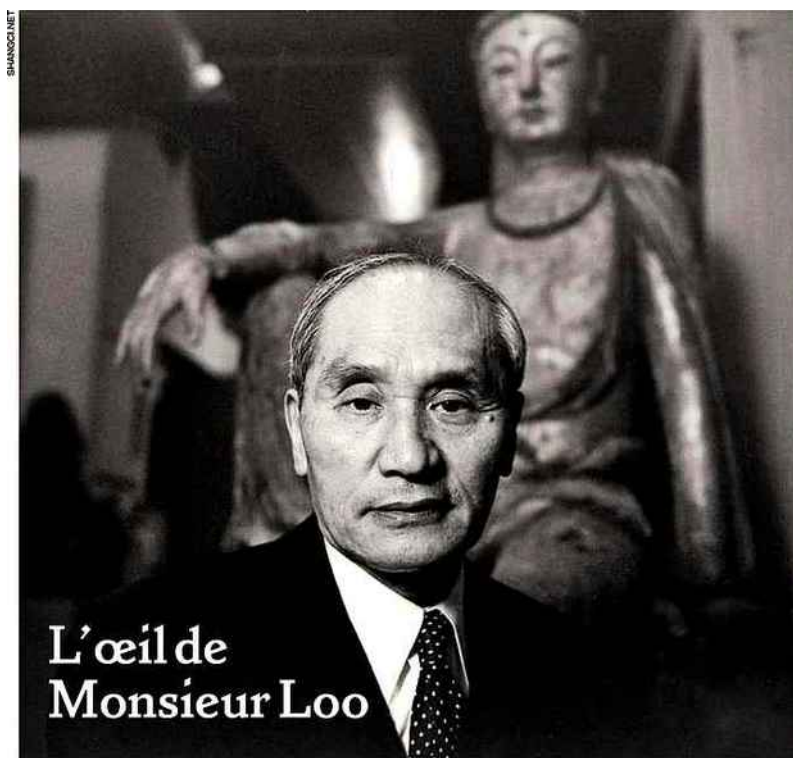
SORTIE : 28 MARS



9 782809 709100

*Ching Tsai Loo, alias "C. T. Loo".
À la fois un affairiste et un philanthrope.
Et une double vie, chinoise et française.*

Culture



L'œil de
Monsieur Loo

Marché de l'art

Les secrets du plus célèbre des marchands d'art chinois, Ching Tsai Loo, qui fit connaître l'art de son pays en Occident, révélés dans la biographie que lui consacre Géraldine Lenain, experte chez Christie's à Shanghai.

Longiligne, des cheveux lisses et blonds, des mains fines qui bougent sans brusquerie lorsqu'elle parle, Géraldine Lenain se livre avec délicatesse et des faux airs de Sandrine Kiberlain dans le salon de thé parisien où nous la rencontrons. Elle s'apprête à prendre un vol pour New York. Elle est de passage en France. Directrice internationale des départements de céramiques et d'objets d'art chinois de Christie's, elle vit à Shanghai et voyage beaucoup.

« Elle a un "œil" », loue l'expert **Thierry Portier**, spécialiste des arts asiatiques, qui l'a formée avant qu'elle n'entre dans une maison de vente aux enchères. Un "œil", c'est le mot-clé qui revient dans la bouche de Géraldine Lenain pour parler de Ching Tsai Loo (1880-1957) plus connu sous le patronyme de "C. T. Loo", le plus célèbre marchand d'art asiatique, le "Kahnweiler chinois". « Celui entre les mains de qui passent, pendant plus d'un demi-siècle,

les pièces les plus extraordinaires d'art asiatique », tient-elle à préciser. Elle lui consacre une biographie, *Monsieur Loo*, qui relève parfois du roman.

Se pencher sur ce qu'était, en Occident, la perception de l'art chinois avant "Monsieur Loo", donne la mesure de son influence : « On ne connaît

Ce "Kahnweiler chinois" défendra toujours au mieux ses intérêts. En Occident, il va former le goût des puissants.

alors que les "chinoiseries" – ces bibelots étranges et abâtardis mis à la mode par les frères Goncourt. » C. T. Loo va former le goût des puissants. On découvre grâce à lui la grande statuaire, les jades archaïques, les fresques bouddhiques.

Il n'est que le "serviteur" d'un riche Chinois lorsqu'il arrive à Paris, en 1902, mais dès lors qu'il trouve sa vocation dans l'art, son ascension est fulgurante. Dès les années 1920, il a pour clients les Rockefeller, les Morgan, les

Vanderbilt. Il enrichit les plus grandes collections privées et publiques. Il est incontournable pour de prestigieuses institutions comme le musée Guimet, à Paris, ou le Metropolitan Museum of Art de New York. En 1915, il y ouvre une galerie sur la 5^e Avenue.

Entre 1926 et 1928, il fait construire La Pagode, immense villa chinoise dans la rue de Courcelles, dans le VIII^e arrondissement. C'est ici que le travail de « reconstitution d'une vie » commence pour Géraldine Lenain. « En 2006, j'ai été invitée par ses descendants à consulter ses archives, retrouvées par hasard à La Pagode. J'ai consulté ces milliers de pages de correspondance sur place. Le puzzle était complexe. L'enquête m'a demandée six années de travail. » Elle met à profit ses qualités professionnelles : des recherches méthodiques, de l'opiniâtreté pour mener un travail au long cours. Autre atout, pour avoir vécu une partie de son enfance en Asie, la Chine lui est aussi familière qu'elle le fut pour Lucien Bodard. Géraldine Lenain parle le mandarin et fut le premier expert occidental à travailler pour une maison de ventes chinoise, Guardian.

Avec une proximité singulière, elle chemine au cœur des choix de cet homme de l'art chinois, distingué, résolu, énigmatique, défendant au mieux ses intérêts. Elle décortique son parcours qui fut « éminemment romanesque », alors qu'il brouille les pistes constamment, mentant sur ses origines, cachant sa double vie – chinoise et française –, cultivant maintes contradictions : il est fier de son pays natal mais pille sans vergogne ses trésors, il est à la fois un affairiste et un philanthrope. « En Chine, il est considéré comme un traître pour avoir exporté des stèles de Taizong, deuxième empereur de la dynastie des Tang. » L'auteur révèle un homme parfois manipulateur, qui, au lendemain de la Révolution de 1949, sera le seul « à échapper aux représailles ». Sacrifiant son *guanxi* ("réseau") et défendant vaillamment l'idée que « les objets d'art parcourent le monde tels des ambassadeurs silencieux ». **Virginie Jacobberger-Lavoué**

Monsieur Loo. Le Roman d'un marchand d'art asiatique, de Géraldine Lenain, Éditions Philippe Picquier, 272 pages, 19 €. En librairie le 29 mars.